

Le brio

Des mots pour le dire

Élie Castiel

Numéro 313, avril 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88925ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2018). Compte rendu de [Le brio : des mots pour le dire]. *Séquences : la revue de cinéma*, (313), 34–34.

Le brio

Des mots pour le dire ÉLIE CASTIEL

Yvan Attal a l'habitude, comme réalisateur, de ne pas sombrer dans la platitude, même si ses quelques longs métrages ne font pas entièrement l'unanimité, particulièrement au sein de la critique. Après *Ils sont partout* , sur l'éternel et indignant problème de l'antisémitisme, et inédit au Québec, il tente l'aventure de la parole, celle qui sert d'arme à l'art de la rhétorique, ou du comment persuader son adversaire, qu'on ait raison ou pas.



Et lorsque le professeur de cette université parisienne, la soixantaine, ou un peu plus, ne cache pas ses préjugés raciaux dépassés, notamment face à l'étudiante d'origine maghrébine qui parle comme ceux qui vivent en banlieue, les choses se compliquent, mais servent à l'élaboration d'un scénario, parfois prévisible, mais jouissif la plupart du temps.

Lorsque dans un film, les mots ont quelque chose à dire et surtout à signifier, on peut sentir, en tant que spectateur, une sorte de délectation qui se prolonge des jours après la projection. C'est le cas dans *Le brio* , où justement, il s'agit bien de brio, d'habileté à enrichir le vocabulaire et le comportement de cette étudiante qui se laisse séduire, après maints efforts, à vendre son âme à l'apprentissage de la pensée.

Mais la comédie d'Attal est surtout un film d'acteurs, dans lequel on constate leur facilité à vivre un personnage, à le posséder, à le modeler, à le présenter aux spectateurs comme une seconde nature. Et lorsque leur tâche est placée sous le signe de la confrontation, on ne peut qu'applaudir. D'une joute à l'autre, les mots publics de l'une et ceux investis intellectuellement de l'autre se retrouvent dans un champ de bataille, par défaut intellectuel, car il s'agit, dans les deux cas, de faire travailler le cerveau.

Il y a aussi un conflit générationnel entre le prof et l'étudiante. Vivre aujourd'hui ou au contraire ne pas rompre avec le passé. Puis, comme par enchantement, on assiste au récit d'une sorte de Pygmalion qui décide de conduire sa muse, dans le sens parental et non pas amoureux, dans le droit chemin. Jusqu'à ce que scénario oblige, la vérité, qu'on ne révélera pas, éclate au grand jour.

Yvan Attal n'est peut-être pas un auteur dans le sens puriste du terme, mais il est certain qu'il le croit, notamment en raison des thèmes qu'il aborde. Les clichés sont nombreux dans *Le brio* , mais grâce au choix des mots, de part et d'autre, ceux-ci finissent par disparaître, ou du moins se distinguent à peine. Seulement, ces réparties peuvent nous faire mal, nous trahir, nous rendre malades, nous faire perdre confiance en l'autre ou, au contraire, finissent par nous réconcilier avec la vie, tout simplement. Car le film, en quelque sorte, n'est-il pas l'antithèse, sans doute un peu facile, du phénomène actuel d'uniformisation de la pensée, soit de la lutte menée depuis de nombreuses années contre tout ce qui est ou paraît intellectuel.

Il y a Daniel Auteuil, grand acteur de métier. Brillant, nourrissant son personnage de mille et une variations sur l'art de l'interprétation. Et puis Camélia Jordana, chanteuse française d'origine algérienne qui, comme actrice dans un énième rôle à l'écran, impose sa présence magnifiquement féminine et mêlée, selon les circonstances, d'autant de débrouille de banlieue que de sophistication urbaine et académique. Lorsque la modération ou la quasi-indifférence de l'un et la spontanéité innée de l'autre s'entrechoquent, cela crée des étincelles qui, qu'on le veuille ou pas, finissent par s'apaiser.

Il y a à une brillante façon de situer les contraires grâce à une mise en scène qui, paradoxalement, se permet quelques silences éloquentes, des séquences dignes de figurer dans le répertoire des grands films grand public.

Oui, comme nous disons ici, « c'est arrangé avec le gars des vues ». Mais peu importe, puisque le cinéaste-comédien suscite agréablement notre attention.

En 2020, comme acteur, Attal devrait incarner le Caudillo Francisco Franco dans *Bienvenue en 1943* , du Franco-Britannique Marvin Beyster. On a hâte, à moins que... ▲

Origine : France / Belgique – Année : 2017 Durée : 1 h 35 – Réal. : Yvan Attal – Scénario : Victor Saint Macary, Yaël Langmann, Yvan Attal, Noé DebréNoé Debré Bryan Marciano – Images : Rémy Chevrin – Mont. : Célia Lafitedupont – Son : Pierre André, Thomas Desjonquières, Jean-Paul Hurier – Musique : Michael Brook – Décors : Michèle Abbé-Vanier – Cost. : Carine Sarfati – Int. : Daniel Auteuil (Pierre Mazard), Camélia Jordana (Neïla Salah), Yasin Houicha (Mounir), Nicolas Vaude (le président de l'université), Nozha Khouadra (la mère de Neïla), Zohra Beneli (la grand-mère de Neïla) – Prod. : Benjamin Elalouf, Dimitri Rassam, Jérôme Seydoux – Dist. : A-Z Films

—
Brillante façon
de situer les contraires